

Pascal DURANDARD

Un Suisse d'origine savoyarde : Henri Christiné, le « Prince de l'opérette » (1867 - 1941)

(article paru dans le n° 88 des « Rameaux savoisiens », février 2020)

ATTENTION ! CET ARTICLE EST LA PROPRIÉTÉ DE PASCAL DURANDARD, ET RELÈVE DU CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE. IL EST DESTINÉ À UN USAGE PRIVÉ. TOUTE REPRODUCTION PUBLIQUE EST INTERDITE.

« Dans la vie faut pas s'en faire, moi je n' m'en fais pas ».

Qui n'a jamais fredonné cet air tant de fois interprété par Maurice Chevalier ? Ce n'est pas peu dire qu'il est l'un des plus emblématiques de l'artiste : il lui est à ce point associé qu'on en oublie ses vrais créateurs. Albert Willemetz en a écrit les paroles, Henri Christiné en a composé la musique, mais seuls quelques amateurs passionnés le savent, ... du moins le savaient. Fort heureusement, la mode rétro aidant, on monte actuellement plusieurs opérettes de ces auteurs et leur nom, longtemps oublié, commence à évoquer quelque chose pour le public intéressé par la musique légère de l'Entre-deux-guerres.

Eh oui ! Henri Christiné fut un des grands noms de la chanson et de l'opérette entre la fin du XIX^e siècle et la fin des années 1930. Surnommé « le prince de l'opérette », il a connu un succès international avec « Dédé », « Phi-Phi » ou encore « J'adore ça ». Il a écrit plusieurs des meilleures chansons de Vincent Scotto et contribué à la gloire du Concert Mayol. Les amateurs et les spécialistes savent encore qu'il est né à Genève, mais que sa famille est d'origine « française ». En fait, le plus connu des Christiné est d'ascendance savoyarde, à une époque où la Savoie est une province du royaume de Piémont-Sardaigne. Sa mère est née à Cluses sous le règne de Victor-Emmanuel I^{er}. Quant à son père, s'il est bien né à Genève, il est lui-même le petit-fils d'un horloger de Saint-Julien-en-Genevois, dont la famille venait de la charmante paroisse de Hauteluze, dans le Beaufortain.

La période genevoise

Henri Marius Christiné est né le 27 décembre 1867 à Genève, dans le quartier de Plainpalais, au domicile de ses parents sis au 30, route de Carouge. Il est le troisième enfant du couple, venu tardivement après dix-huit ans de mariage, avec un grand écart entre ses aînés et lui (sa sœur Marie est née en 1850, son frère Charles en 1853). Son père, Louis Henri, est

horloger comme ses père et aïeux. Malheureusement, il décède d'une hémorragie cérébrale en février 1878. Le petit Henri se retrouve donc orphelin à onze ans, et c'est sa mère, Pauline Jourdan, qui assumera son éducation avec l'aide de sa sœur.

En 1876, il entre au collège de Genève. Il se montre un élève studieux et brillant, comme l'attestent les récompenses qu'il reçoit à la fin de chaque année scolaire : prix de thème latin et accessit de thème grec, prix et accessits de chant, accessit de dessin et de calligraphie. Comme on peut s'en rendre compte, le jeune Henri a un tempérament littéraire et artistique bien affirmé. En 1883 et 1884, il est inscrit au gymnase de Genève, où il obtient sa « maturité ». Après quoi, ce fort en thème entre à la faculté de lettres classiques. Il en sort avec une licence, et la seule voie qui lui semble possible alors est celle de l'enseignement. Il est d'abord engagé dans un collège pour jeunes Anglais à Lausanne, mais le peu d'intérêt de ses élèves pour la littérature classique a raison de sa patience. Il revient à Genève et enseigne quelques temps à l'École Cuchet. Il se rend compte qu'il n'est pas fait pour ce métier, tandis que la musique prend une place de plus en plus importante dans sa vie.

Sa passion pour l'art d'Euterpe est ancienne, et déjà il se montre bon musicien au collège. Il joue au piano avec sa sœur et prend des leçons d'harmonie avec Henri Kling¹. Il prend assez tôt l'habitude d'écrire quelques couplets qu'il met en musique. Ses amis font souvent appel à lui pour animer quelque soirée, et il y gagne une certaine réputation. On peut dire qu'il commence sa carrière musicale en 1894. Cette année-là, le Casino de l'Espérance, ancêtre du Casino-théâtre de Genève, est en panne de revue et, par surcroît de malheur, son pianiste est indisponible à quelques jours d'un spectacle prévu et annoncé. On pense alors au jeune Christiné pour le remplacer. Non seulement il ne faillit pas à sa tâche sur le clavier, mais il compose en très peu de temps une revue complète. Il n'a aucune expérience du genre et pourtant son spectacle est un succès parce qu'il a naturellement l'art d'entraîner le public. Sa veine mélodique est très sûre, ses couplets sont pétillants et, comme les chansonniers de Paris, il s'appuie sur l'actualité, faisant rire sur des sujets aussi variés que la renumérotation des rues de Carouge, l'emploi discutable de l'argent public, les grèves, ou tout simplement ... le vélo, le nouveau moyen de locomotion qui fait fureur :

*« De moi mes parents voulaient faire
Un médecin, un avocat.
J'avais du goût pour l'militaire,
Le galon, j'aimais beaucoup ça.
Mais quelle foul' de connaissances
Il faut rien que pour son bachot ...
Ça n'demande pas tant de science
Pour pouvoir monter à vélo. »*

À Paris à la Belle Époque : le temps des chansons

Henri Christiné semble avoir séjourné à Paris vers 1890 à la suggestion d'un de ses amis, directeur de revue artistique, convaincu qu'il y ferait carrière. Cependant, lorsque *Le Figaro* et *Le XIX^e siècle* annoncent son mariage à la fin de janvier 1891, il est encore qualifié

¹ Henri Kling (1842 - 1918) fut un des musiciens genevois les plus en vue. Corniste de formation, il a mené de front une carrière de pédagogue, de chef d'orchestre et de compositeur. On lui doit plus de cinq cents œuvres, parmi lesquelles on peut signaler quatre opéras et un concerto pour cor. Il a aussi écrit plusieurs ouvrages pédagogiques sur divers instruments, un traité d'orchestration et d'instrumentation, etc. (voir le site Internet « Compositeurs genevois »).

de professeur, ce qui tend à prouver qu'il n'a pas encore « sauté le pas ». C'est seulement après son succès genevois de 1894 qu'il abandonne définitivement l'enseignement et part tenter sa chance dans la Ville Lumière. Servi par son double talent littéraire et musical, il s'aperçoit qu'il peut gagner facilement sa vie à écrire des chansons pour les artistes de cafés-concerts.

Jusqu'à la Grande Guerre, le jeune Genevois travaille pour des artistes renommés, comme Fragson, Mayol, Polin, Yvonne Printemps. De cette époque datent certains de ses airs les plus connus, comme « La polka des Anglais », « La petite Tonkinoise », ou encore « Je sais que vous êtes jolie ». Interprétées dans les rues des quartiers populaires, ces ritournelles sont bien vite sur toutes les lèvres. Henri Christiné commence à se faire un nom dans le monde du spectacle, et il ouvre avec sa seconde femme une boutique d'édition. Il publie des musiques légères, en particulier les premières chansons de Vincent Scotto, pour qui il écrit les paroles de plusieurs de ses airs les plus fameux (« La Petite tonkinoise »). Parallèlement, il tient la baguette de l'orchestre de « L'Européen », une salle de music-hall de la place Clichy. Cette expérience du spectacle lui permet d'envisager des formes plus complexes de créations, et il s'essaye à l'opérette entre 1903 et 1908, avec quatre œuvres qui obtiennent un succès limité.

L'Entre-deux-guerres : le temps des opérettes

Après la guerre, la carrière d'Henri Christiné prend un tournant définitif et il se lance dans la composition plus ambitieuse d'opérettes et de comédies musicales. Il en créera une quinzaine en vingt ans, entre 1918 et 1938.

Sans vraiment s'y attendre, il atteint d'emblée le sommet de la gloire avec « Phi-Phi », créée le lendemain même de l'armistice. Le succès est foudroyant, et l'œuvre est jouée plusieurs années sans interruption. La France est alors en pleine euphorie et les Français manifestent un grand appétit de distractions. L'année suivante, Christiné se signale par une création plus sérieuse. Raoul Rebour, conseiller municipal socialiste de Courbevoie, fait appel à lui pour mettre en musique un poème qu'il vient de composer sur le thème des Nations. Il s'agit de participer à un concours organisé par la Société Proudhon dans le but de trouver un hymne à la S.D.N., nouvellement créée. Il n'y a pas moins de cent quatre-vingts inscrits, et contre toute attente le « Chant des Nations » du tandem Rebour-Christiné obtient le premier prix.

Après cet intermède « politique » qui ne contribue pas peu à son renom, Henri Christiné est tenté de rééditer le gros succès de « Phi-Phi ». Ce sera « Dédé » en 1921, avec Maurice Chevalier, puis « Madame » (1923), suivi de « J'adore ça » (1925) et de « J'aime » (1926). Extraite de « Dédé », la chanson « Dans la vie, faut pas s'en faire » assure une renommée internationale à son interprète, Maurice Chevalier. Le chanteur est d'ailleurs un ami de Christiné, qui compose pour lui en 1925 une autre de ses chansons favorites, « Valentine ». Durant cette période, il travaille essentiellement avec Albert Willemetz (1887 - 1964), l'un des plus grands librettistes d'opérettes de son époque. Cependant, Saint-Granier cosigne les textes de « J'adore ça » et de « J'aime », et Rip est l'auteur de « P.L.M. ».

Mais déjà, le vent tourne, la mode change et le style de Christiné plaît moins, d'autant que son inspiration s'essouffle. Il ne compose rien entre 1926 et 1929. Pour se rétablir auprès du public, il s'associe avec des musiciens plus confirmés comme Maurice Yvain et Tiarko Richepin, qui signeront avec lui quelques-unes de ses dernières créations : « Encore cinquante centimes » (1931), « Au temps des Merveilleuses » (1934), et « Yana » (1936). De même, sa collaboration avec Francis de Croisset et son adaptation d'un texte de Tristan Bernard pour sa

dernière œuvre témoignent d'un souci d'œuvres plus soignées. Pourtant, le temps des grands succès est bien passé.

Une personnalité discrète et charmante

La vie privée d'Henri Christiné est remarquablement discrète. À Paris, il demeure d'abord au 48 de la rue d'Angoulême, dans le XI^e arrondissement. À la veille de la Grande Guerre, il habite au 33, faubourg Saint-Martin, à deux pas du domicile de Vincent Scotto (qui réside au n° 11) et du « Splendid », cette salle où se produisirent plusieurs artistes pour qui il composa, comme Maurice Chevalier. Naturalisé Français le 27 juillet 1912, il est mobilisé en août 1914 et incorporé au 45^e régiment d'infanterie stationné à Laon. Et bien qu'âgé de quarante-sept ans, il est envoyé sur le front. On pourra noter qu'il ne s'est pas dérobé à ses devoirs et n'a cherché à aucun moment à utiliser ses relations dans le milieu artistique pour servir à l'arrière. Il est de loin le plus vieux soldat de sa compagnie et ses camarades sont en âge d'être ses fils. Au bout de quelques semaines, son capitaine finit par repérer l'anomalie de cette situation. Il le fait appeler et lui demande s'il est père. Henri lui répond en riant qu'il vient même d'être grand-père. L'officier conclut l'entretien en lui disant que sa place n'est pas ici, et il obtient son rappel à l'arrière. Il est donc démobilisé et retourne vivre à Paris. Dès le lendemain de l'armistice, il connaît la gloire en produisant devant le public l'un de ses plus grands succès, son opérette « Dédé ». Il enchaîne les triomphes et, devenu un homme célèbre, il est créé chevalier de la Légion d'honneur le 9 août 1929. Il demeure alors au 39 de la rue de Dunkerque, dans le X^e. Par ailleurs, après le succès de « Phi-Phi », il acquiert en 1919 une maison à Nice, où il fait des séjours de plus en plus longs. C'est là qu'il s'éteint le 26 novembre 1941.

Le « prince de l'opérette » s'est marié deux fois. Il épouse d'abord en 1891 Henriette Léonie Chaffet, dont il divorce à Genève en 1895. Il se remarie à Paris l'année suivante avec une artiste d'origine bretonne, Pauline Marie Joséphine Launette, née à Lorient en 1860. Il divorce une seconde fois en 1928. De sa première épouse il a eu une fille unique, Reine Marguerite, née à Plainpalais en 1891, qui épouse à Paris en 1913 le fils du célèbre chanteur Paulus, une des gloires du café-concert de la fin du XIX^e siècle, qui dirigea le Ba-Ta-Clan et l'Alhambra de Marseille durant de nombreuses années.

Saint-Granier, librettiste avec lequel Christiné a créé « J'adore ça » et « J'aime », a livré quelques aspects de la personnalité de son ami dans un article paru dans *Le Journal de Genève* du 2-3 mars 1963. Il y évoque sa grande culture, le charme de son esprit, ses dons littéraires et musicaux. Il loue également « *sa gentillesse, sa finesse, sa verve* », et rappelle que « *dans ce milieu un peu frivole du théâtre gai, il restait un grand monsieur sage, parfaitement équilibré, et donnait l'impression de la solidité d'esprit* ».

Hommages posthumes et reconnaissance

Henri Christiné n'est certainement pas un grand compositeur. Aux dires de l'Encyclopédie multimédia de la comédie musicale théâtrale en France, sa musique n'est ni très subtile ni très complexe. Il est avant tout un mélodiste-né, « *capable de créer un air tellement évident et facile à retenir qu'on a l'impression de l'avoir toujours connu* ». Il mérite cependant sa place au panthéon de la musique légère, et de plus grands que lui, comme Reynaldo Hahn, ont toujours su l'apprécier à sa juste valeur. La persistance avec laquelle on

continue de le jouer est d'ailleurs un gage de son talent, et la longue liste des artistes illustres qui se sont honorés de chanter ses meilleurs airs constitue le plus bel hommage qu'on puisse faire à un auteur : Maurice Chevalier, Michel Simon, et tant d'autres. Et que dire de la sublime Régine Crespin, qui n'a pas dédaigné de lui consacrer un disque !

Genève n'a pas oublié le compositeur. En mars 1963, la ville célèbre sa mémoire en donnant son nom à une rue de son quartier natal à Plainpalais. Albert Willemetz et Michel Simon ont assisté à la cérémonie. Paris a également voulu honorer l'auteur de tant d'opérettes célèbres, en donnant son nom à un des squares de la place de la République. Ce modeste espace vert ayant disparu à la suite d'un récent réaménagement de la place, on a baptisé « square Henri-Christiné » une partie des berges du canal Saint-Martin, le long du quai de Jemmapes.

Les origines familiales d'Henri Christiné

Première constatation : l'auteur de « Dédé » est né Suisse et citoyen genevois. Mais fort curieusement, les Suisses savent plus que les Français qu'il est d'ascendance savoyarde, à la fois par son père et par sa mère. D'autres surprises nous attendent si l'on veut bien explorer davantage les origines du compositeur.

Oui, les Christiné sont bien Savoyards. Ils viennent du Beaufortain, cette belle citadelle au cœur de la Savoie historique. Plus précisément, on les trouve au début du XVII^e siècle dans la paroisse d'Hauteluce. Ils sont alors de petits notaires pleins d'entregent et ils vont très rapidement parvenir à la notabilité. Ils font partie de ce carré de petits bourgeois locaux qui rachètent à tour de bras les alpages des paysans endettés. Gestionnaires avisés de leurs domaines, ils s'enrichissent en commercialisant eux-mêmes les fromages produits par leurs tenanciers. Dans la première moitié du XVIII^e siècle, l'un de ces notables quitte le Beaufortain et achète une charge de notaire royal à Saint-Julien-en-Genevois. Au XIX^e siècle, on trouve ses descendants à Cervonnex, entre Feigères et Saint-Julien, mais aussi à Carouge et à Plainpalais, et même à Paris. Ces derniers y sont de modestes ébénistes, tandis que leurs cousins de Carouge sont horlogers et ceux de Cervonnex agriculteurs. On le voit, la famille a cessé d'appartenir à la notabilité.

Pourtant, le grand homme de la famille reste (jusqu'aux succès du compositeur après la Grande Guerre) Joseph Christiné, un homme politique qui a débuté sa carrière à la suite de l'invasion française de 1792 : d'abord administrateur du district de Carouge (1793), il devient ensuite membre du conseil général du département du Léman et juge au tribunal civil de Genève. La chute de l'Empire français porte un coup à sa carrière, mais il parvient à se remettre en selle dans le cadre de la république de Genève, qu'il va servir jusqu'à sa mort. Les traités de Paris et de Turin (1820) ayant donné à la Cité de Calvin plusieurs communes limitrophes, Joseph Christiné prend la nationalité suisse. Juge de la cour suprême de 1821 à 1831, puis conseiller d'État jusqu'en 1848, il est entretemps élu membre de l'assemblée constituante en 1842, et député au Grand conseil de 1842 à 1847. Comme on le voit, les Christiné sont une famille intéressante, mais nous aurions tort de négliger les autres ascendances d'Henri, majoritairement savoyardes, mais pas exclusivement ...

Du côté maternel, Henri Christiné prend racine dans le Faucigny. Peu de gens savent que sa mère est une authentique Clusienne, une Jourdan dont la famille demeure dans la future capitale du décolletage depuis 1738. Le parcours de son aïeul maternel, Joseph Marie Jourdan, est intéressant : né à Cluses en 1786, il s'est engagé dans l'armée napoléonienne et a fini sa carrière avec le grade de caporal dans l'infanterie. Bien que marié dans sa ville natale, il demeure en 1822 à Ferney-Voltaire, et Louis XVIII lui accorde la nationalité française.

Avant d'être Clusiens, les Jourdan demeuraient à Saint-Sigismond, modeste paroisse rurale perchée sur un plateau qui s'étire au-dessus de l'Arve.

D'autres ascendances savoyardes composent l'ascendance paternelle du « prince de l'opérette ». N'oublions pas que la branche à laquelle il appartient s'est établie vers 1730 à Saint-Julien-en-Genevois. Son trisaïeul y a contracté une alliance honorable avec une Dechaumontet, d'une famille de notaires, dont la mère est une noble demoiselle d'Usillon, originaire de Thorens-les-Glières. Par cette demoiselle d'Usillon, notre compositeur descend de quelques lignées de petite noblesse de la province de Genevois, comme les Domen, de Cusy près Reignier, et même une branche bâtarde des Confignon. Sa bisaïeule paternelle est une Pissard, de Feigères, qui a laissé le domaine de Cervonnex à sa postérité.

Mais l'étude des ancêtres d'Henri Christiné nous réserve d'autres surprises. Ainsi, par sa grand-mère paternelle, Antoinette Laiffer, née à Carouge en 1796, il a des racines alsaciennes. Les Laiffer, *alias* Laueffer, sont originaires de Woerth, au nord de Haguenau. Quant à la mère de cette Antoinette, Jeannette ou Lisette Chapuis, apparemment issue d'une famille vaudoise, elle constitue le seul lien généalogique d'Henri Christiné avec son pays de naissance.

Les opérettes d'Henri Christiné

Henri Christiné a écrit la musique ou les paroles de plus de trois cents mélodies, dont il n'est pas possible de dresser le catalogue. Toutes ont fait le bonheur de milliers de gens et contribué à éclairer leur vie quotidienne, à une époque où tout le monde chantait. Certaines d'entre elles ont contribué à la gloire de quelques chanteurs particulièrement aimés des Français. Elles témoignent de la force de cet art de la rue, et supposent une forme de talent qu'on aurait tort de dédaigner.

En revanche, les opérettes du compositeur genevois, créations plus élaborées, méritent d'être présentées plus précisément. En voici la liste, avec le nom de leurs auteurs et de leurs principaux interprètes, le lieu et la date de la création.

- 1903 : *Service d'amour*, « pièce à spectacle » créée le 17 février à la Scala, salle de spectacle parisienne (livret de Maurice Dumas), avec Alice Bonheur, Sulbac, Girault, Strack, Moricey, Eugénie Moris, Marfa Dhervilly
- 1904 : *Mam'zelle Chichi*, opérette-bouffe en deux actes et cinq tableaux, créée à la Scala le 27 janvier (livret de Charles Esquier), avec Marguerite Deval, Gaby Deslys, Morton, Gibard, Girault, Strack, Moricey
- 1906 : *Les Vierges du harem*, opérette créée à Bruxelles
- 1907 : *Cinq minutes d'amour*, opérette en six tableaux créée à la Scala en février (livret de Charles Esquier), avec Arlette Dorgère, Polin, Lilo, Fréjol etc.
- 1918 : *Phi-Phi*, opérette en trois actes créée le 12 novembre aux Bouffes-Parisiens (livret d'Albert Willemetz et de Fabien Sollar), avec André Urban, Dréan, Michel Barré, Pierrette Madd, Alice Cocéa. En 1929, l'œuvre est encore jouée, après plus de mille deux cent-cinquante représentations.
- 1921 : *Dédé*, opérette en trois actes créée le 12 novembre aux Bouffes-Parisiens (livret d'Albert Willemetz), avec Maurice Chevalier, André Urban, Baron fils, Maguy Warna et Alice Cocéa.
- 1923 : *Madame*, comédie opérette créée le 14 décembre au Théâtre Daunou (livret d'Albert Willemetz), avec André Luguet, Louis Boucot, Gabin, Henri Trévoux, Jane Cheirel, Andrée Alvar, Christiane Dor, Germaine Sergys, Simone Sandré

- 1925 : *J'adore ça*, comédie musicale en trois actes créée le 13 mars au Théâtre Daunou (livret d'Albert Willemetz et de Saint-Granier), avec Lucien Baroux, René Koval, Alerme, Baron fils, Germaine Gallois, Simone Sandré, Davia, Lucy Mareil, Germaine et Yvonne Sergys.
- 1925 : *P.L.M.*, opérette en trois actes créée le 21 avril aux Bouffes-Parisiens (livret de Rip), avec Dranem, Max de Rieux, Marguerite Deval, Marie Dubas et ... Gabin (le père de Jean Gabin) dans le rôle d'Anatole Limace.
- 1926 : *J'aime*, opérette en trois actes créée le 22 décembre aux Bouffes-Parisiens (livret d'Albert Willemetz et Saint-Granier), avec Adrien Le Gallo, René Koval, Gabin, Nina Myral, Sim Viva, Christiane Dor.
- 1929 : *Arthur*, opérette en trois actes créée le 5 septembre au Théâtre Daunou (livret d'André Barde), avec Louis Boucot, Fernand Graves, Berval, Mireille Perrey, Édith Méra, Marguerite Ducouret.
- 1931 : *Encore cinquante centimes*, opérette en trois actes créée au théâtre des Nouveautés le 17 septembre (en collaboration avec Maurice Yvain, sur un livret d'André Barde), avec Dranem, André Dupin, José Sergy, Germain Champell, Edmond Carlus, Gabrielle Ristori, Suzanne Dehelly, Édith Méra.
- 1932 : *Robinson Crusoe*, opérette « discographique » composée à l'attention des enfants et destinée uniquement à une écoute discographique (livret et *lyrics* de Camille Ducray). Le rôle de Robinson est tenu par André Urban, celui de Vendredi par Aissa.
- 1933 : *La Madone du promenoir*, opérette en trois actes et quatre tableaux créée le 4 novembre au théâtre Mayol (livret d'André Barde), avec Saint-Granier, Robert Burnier, Georges Cahuzac, Nina Myral, Sim Viva, Agnès Arley.
- 1934 : *Le Bonheur, mesdames !*, comédie musicale en deux actes et quatre tableaux créée le 6 janvier au Bouffes-Parisiens (livret de Francis de Croisset, avec des *lyrics* d'Albert Willemetz), avec Michel Simon, René Koval, René Martin, Numès fils, Suzanne Dantès, Jeanne Veniat.
- 1934 : *Au temps des Merveilleuses*, opérette « à grand spectacle » en deux actes et seize tableaux créée le 22 décembre au Châtelet (en collaboration avec Tiarko Richepin, sur un livret d'Albert Willemetz et d'André Mouézy-Éon), avec André Bauge, Bach, Marcelle Denya, Monique Bert.
- 1936 : *La Poule*, opérette en trois actes et quatre tableaux créée au théâtre des Nouveautés le 9 janvier (livret d'Henri Duvernois et d'André Barde, avec des airs additionnels de Louis Lajtai), avec Michel Simon, Robert Brunier, Blanche Montel, Jeanne Véniat.
- 1936 : *Yana*, opérette en deux actes et vingt-cinq tableaux créée au Châtelet le 24 décembre (en collaboration avec Tiarko Richepin, sur un livret d'André Mouézy-Éon), avec Bach, José Janson, Edmond Castel, Deva Dassy, Monique Bert.
- 1938 : *Le Flirt ambulante*, comédie musicale en trois actes créée le 13 janvier au théâtre Michel (livret de Tristan Bernard), avec Alerme, Félix Oudart, Gaston Gabaroche, Mireille Perrey, Jane Marken.



Sources

Note : les sources liées à la généalogie familiale d'Henri Christiné figurent dans l'étude que j'ai consacrée à la famille Christiné, accessible sur le site personnel de Bernard Giroud :

http://bgiroud.free.fr/etudes_durandard.php

Sources bibliographiques en ligne sur Internet sur le site « Gallica » :

- ✓ Bulletin de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, nouvelle série, tome 31, 2000
- ✓ « Marianne », 2 août 1939

Sources documentaires en ligne sur Internet sur le site « Gallica » :

- ✓ *Le Figaro* (26 janvier 1891)
- ✓ *Le XIX^e siècle* (27 janvier 1891)

Sources documentaires en ligne sur Internet sur le site « Le Temps » :

- ✓ *La Gazette de Lausanne* (4 mars 1963)
- ✓ *Le Journal de Genève* (22 janvier 1963, 2-3 mars et 5 mars 1963)

Autres sources bibliographiques en ligne sur Internet :

- ✓ Annuaire du département du Léman, années 1811 et 1814
- ✓ Annuaire de la république et canton de Genève, année 1845
- ✓ La Constituante genevoise, 1842
- ✓ Encyclopédie multimédia de la comédie musicale théâtrale en France (1918 - 1944)
- ✓ *Guide raisonné et déraisonnable de l'opérette et de la comédie musicale*, Louis Oster et Jean Vermeil, Fayard, 2008
- ✓ Rapport présenté au Conseil d'État de la république et canton de Genève - Archives d'Etat, 2013
- ✓ Recueil authentique des lois et actes du gouvernement de la république et canton de Genève, années 1821, 1831, 1840, 1842 et 1846

Source documentaire en ligne sur Internet :

- ✓ Base « Léonore » (dossiers des chevaliers de la Légion d'honneur)

